Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 18

Artikel: Stellan Skarsgård : au sommet sans faire de vagues
Autor: Creutz, Norbert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931131

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Stellan Skarsgård

Dirigé pour la cinquième fois par Lars von Trier, l'acteur principal de « Breaking the Waves » crève à nouveau l'écran dans « Dogville ». À 52 ans, Stellan Skarsgård, seule star suédoise du cinéma mondial, est à son zénith. Et il vient de reprendre à Max von Sydow le rôle du père Merrin dans un prologue de « L'exorciste » réalisé par Paul Schrader.

Par Norbert Creutz

La Suède ne donne pas souvent naissance à des stars de cinéma, les dernières remontant aux années fastes d'Ingmar Bergman. C'est ainsi dans l'ombre de Max von Sydow et d'Erland Josephson que s'est dessinée la trajectoire de Stellan Skarsgård. Vedette de petits films érotiques dans les années 70 puis pensionnaire du Théâtre Royal Dramatique de Stockholm, cet ex-jeune premier s'est affirmé sur la scène internationale à la fin des années 80, grâce à son excellente maîtrise de la langue anglaise. Mais il aura fallu l'avènement d'un nouveau génie du cinéma nordique, le Danois Lars von Trier, pour le propulser, sur le tard, au sommet. Alternant films expérimentaux tournés en numérique et grosses productions hollywoodiennes, Skarsgård est depuis dix ans l'un des acteurs les plus passionnants du moment. Mais le connaît-on vraiment?

Hors écran, le mystère est total. C'est tout juste si l'on peut apprendre qu'il est né le 13 juin 1951 à Göteborg, grand port suédois proche de la Norvège, et qu'aujourd'hui, il se partage entre Hollywood et Stockholm, où sa femme My, médecin, dirige leur famille nombreuse (cinq fils et une fille). Ce qui s'est passé entre-temps, seuls les Suédois le savent peut-être. Ses rôles et son parcours en disent plus que ses rares interviews: voici un homme qui n'ignore rien des faiblesses humaines mais qui a dû un jour se décider à les vivre plutôt par procuration. Car on ne voit pas bien comment il pourrait mener sa double vie de père de famille et de stakhanoviste de l'écran sans une discipline de fer.

Bergman, malgré tout

Stellan Skarsgård a débuté jeune. À 16 ans, il est déjà une vedette ado grâce à la série TV « Bombi Bitt et moi » (où il est Bombi Bitt). Le 45 tours d'accompagnement sur lequel il pousse la chansonnette le fait aujourd'hui grimacer de honte et on imagine le *collector* que ça doit être en Suède! En 1972, les portes du cinéma et du théâtre s'ouvrent en même temps: il est la tête d'affiche de « Stranhugg i somras », obscur drame de Michael Ekman, et fait ses débuts sur les planches du prestigieux Dramaten, le théâtre royal dont il restera pensionnaire jusqu'en 1988.

À l'étranger, on découvre le jeune Skarsgård dans deux films érotiques de Torgny Wickman, dont les titres fleurent bon le dévergondage des années 70: «Les impures» (« Anita ») et « Parties carrées » (« Inkräktarna »). Fausse impression: dans ces œuvrettes à la fois racoleuses et moralisatrices, il est invariablement le brave garçon qui ramène la pauvre fille exploitée sur le droit chemin de l'amour partagé. Il a plus de chance sur scène, où il joue les classiques, de Shakespeare à Strindberg, dirigé par les plus grands metteurs en scène du pays dont Bergman. Dans sa filmographie, deux téléfilms témoignent de cette activité: « L'école des femmes » (1983) de Molière, dernier spectacle du vieil Alf Sjöberg filmé par... Bergman, ainsi qu'un « Hamlet » (1985).

Une carrière schizophrène

Sur le grand écran, Skarsgård explose enfin en 1982 dans « Den enfaldige mördaren » d'Hans Alfredson, drame rural dans lequel il joue un supposé simplet qui finit par assassiner son patron-tourmenteur. Pour ce rôle de composition, il reçoit son premier Guldbagge (le césar suédois) et un Lion d'argent au Festival de Berlin. Quatre autres films d'Alfredson, solide cinéaste commercial, assoient ensuite sa réputation dans son pays, bientôt suivis par trois aventures de Carl Hamilton, sorte de James Bond suédois, réalisées par Per Berglund.

Plus proche du film d'auteur, on trouve dans sa filmographie deux Bo Widerberg (« Le chemin du serpent / Ormens väg pa hälleberget » et « Vildanden » d'après Ibsen) ainsi que deux *biopics*[1] de Kjell Grede (« Hip hip hurra! », où il est le peintre Sören Kröyer, et « God afton, Herr Wallenberg », dans lequel il incarne Raoul Wallenberg, diplomate sauveteur de juifs).

En 1985, un téléfilm américain, « Noon Wine » de Michael Fields, puis un polar... indien, « The Perfect Murder » (Zafar Hai, 1988), inaugurent la carrière internationale de l'acteur. Mais c'est dans « L'insoutenable légèreté de l'être » de Philip Kaufman (le douteux ingénieur qui devient l'amant de Tereza-Juliette Binoche) et dans « À la poursuite d'Octobre rouge » de John McTiernan (le capitaine du sous-marin russe qui a pris en chasse celui de Sean Connery)

Au contraire d'un Depardieu ou d'un Rutger Hauer, ce magnifique acteur n'est pas près d'être réduit à une caricature de lui-même

qu'il se fait vraiment un nom. À 40 ans, il se met alors à alterner des rôles secondaires dans des films hollywoodiens de prestige et des premiers rôles en Scandinavie. D'un côté, on l'aperçoit dans « Wind » (Carroll Ballard), « Amistad » (Steven Spielberg), « Good Will Hunting » (Gus Van Sant), « Ronin » (John Frankenheimer) ou « Deep Blue Sea » (Renny Harlin). De l'autre, il crève l'écran dans « Femmes sur le toit » (Carl-Gustav Nykvist), « Oxen » (Sven Nykvist), « Kadisbellan » (« The Slingshot », Ake Sandgren) ou dans les norvégiens « Zero Kelvin » (Hans Petter Moland) et « Insomnia » (Erik Skoldbjaerg) – dans le rôle de flic fatigué que reprendra plus tard Al Pacino.

De Lars von Trier à « vidéoland »

Son physique, devenu plus passe-partout que franchement avantageux, lui permet désormais de tout jouer: les hommes intègres, sympathiques ou ombrageux, les corrompus ou les brutes. En 1996, il est trouble à souhait dans le rôle de Jan, le jeune marié aussitôt accidenté de Bess-Emily Watson dans « Breaking the Waves », son film de référence. Depuis, Lars von Trier fait régulièrement appel à lui, que ce soit pour des apparitions (« The Kingdom II », « Dancer in the Dark ») ou des rôles plus conséquents, comme le Chuck de « Dogville ». Il est de la partie lorsque les compères du Dogme danois décident de

Au sommet sans faire de vagues

‹ Stellan Skarsgård dans « Dogville » de Lars von Trier

réaliser un film en direct pour le passage à l'an 2000 (« D-dag »). Cette année-là, il deviendra même l'officieux « roi du film-DV » en enchaînant avec deux rôles de maris infidèles dans les passionnants « Signs & Wonders » de Jonathan Nossiter et « Timecode » de Mike Figgis.

Une gloire à double tranchant, tant il est vrai que cette prise de risques doublée d'un éparpillement géographique n'est guère relayée par la distribution: le drame de Stellan Skarsgård, c'est le nombre de films inédits qui émaillent sa carrière, de « My Son the Fanatic » (film anglais d'Udayan Prasad écrit par Hanif Kureishi) à « City of Ghosts » (réalisé au Cambodge par Matt Dillon). La non-sortie de « Taking Sides » d'Istvan Szabo (2001) où, dans le rôle du chef d'orchestre allemand soupçonné d'accointances nazies Wilhelm Furtwängler, il se livre à un formidable duel avec Harvey Keitel, est particulièrement désolante. En attendant que « Dogville » et bientôt « Exorcist - The Beginning » ne le relancent, on se consolera en constatant que, au contraire d'un Depardieu ou d'un Rutger Hauer, ce magnifique acteur n'est pas près d'être réduit à une caricature de lui-même. *f*

1. Biographie filmée.

Voir critique de « Dogville » de Lars von Trier en page 8.